

Thierry Poncet

Extrait de

HAIG
Le Sang des sirènes

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2016, Tournada Éditions

Le malheur des uns...

Le douanier marocain a une casquette de maréchal qui lui tombe bas sur le front, des moustaches et une bonne tête de couille.

J'ai le trac en lui tendant le passeport, le permis de conduire et la carte verte de l'assurance de ma Peugeot 504.

Faux, les papelards. Total falsifiés. Aussi trafiqués qu'un pinard en bouteille plastoc.

Passeport et permis m'ont été vendus par un pote, petit truand de cité de Malakoff, en région parisienne. Ils portent le nom d'un Tartempion quelconque qui, à l'heure qu'il est, doit attendre leur renouvellement par la préfecture des Hauts-de-Seine.

Le trac, oui. Le traczir. La trouille. La frousse au cul.

C'est que, tu vois, Tartempion a vingt-trois ans. J'en ai seize.

Et demi, mais quand même...

Je suis grand et balèze pour mon âge. Les trois poils de barbe que je laisse pousser depuis quinze jours me vieillissent un peu la face. Mais quand même...

La carte verte, je l'ai extorquée du côté de Toulouse à un vieil assureur véreux, qui toussait et crachait toutes les trois minutes, poumons rongés et doigts jaunis par la Gitane sans filtre.

Deux billets de cent balles.

Un premier versement.

Le solde, j'aime autant te dire qu'il va l'attendre longtemps, le catarrheux...

Le maréchal à moustaches étudie alternativement :

- un, mes documents ;
- deux, ma voiture arrêtée devant la barrière ;
- et trois, moi.

Un ballet du regard bien connu : celui de l'autorité qui cherche la noise.

Avant, il m'a fait ouvrir mon coffre. La fouille a été d'autant plus rapide qu'il est vide.

Déjà que je ne possédais pas grand-chose... Mes deux calbars et trois chaussettes de rechange sont restés dans ma chambre d'hôtel minable de Pithiviers, là où j'ai acheté la 504.

Enfin, achetée... J'ai fait un premier versement, quoi.

Après, le départ a été, disons... précipité.

Mes seuls bagages, ce sont les trois tomes d'une vieille édition de poche des *Misérables* de Victor

Hugo, piqués chez un bouquiniste pendant une brève halte à Montpellier, et une bouteille de gin espagnol que j'ai machinalement enfouie sous mon blouson dans une épicerie je ne sais plus où sur la route.

Intérieurement, je me passe une chanson. Un bon truc pour garder l'air innocent. Gaffe à ne pas fredonner ni à se balancer en rythme, sinon le képi pense qu'on se fout de lui. C'est *Police and Thieves*, version Clash, en me faisant la-la-la... pour les chorus de basse.

Derrière moi, c'est Ceuta. L'enclave hispanique. Des murailles grises de forteresse. Des rues bien décapées. Des églises à l'espagnole. Des maisons tuilées de rose, avec arcades et patios fleuris. Des pubs à l'anglaise (on est en face de Gibraltar)...

Devant, au-delà de la barrière rayée blanc et rouge, c'est déjà l'Afrique.

À perte de vue, des voitures garées en désordre. Des vieilles Mercedes, principalement, mais aussi des vieux camions et des guimbardes hors d'âge rafistolées au fil de fer. Une foule de types, certains en djellaba, capuche dressée. Des ânes au bât chargé. Des chèvres...

Sur la droite, à une cinquantaine de mètres, le long de la pente d'un gros rocher rouge qui plonge dans la mer, une douzaine de gamins vêtus de guenilles.

Misérables, les gosses. Têtes rasées en prévention des poux. Membres maigres. Grands yeux noirs en alerte.

Je sais ce qu'ils font.

Un copain marocain me l'a raconté, à Paris.

Ils ont un bout de haschich planqué dans leur culotte. Au moindre instant d'inattention des douaniers, l'un ou l'autre se précipite pour passer la frontière d'un coup de sprint.

S'ils se font prendre, à leur âge, ils s'en tirent avec une engueulade, un étirement d'oreille et un coup de godillot aux fesses.

S'ils passent... eh bien le haschich à Ceuta s'achète déjà trois fois plus cher qu'au Maroc.

Depuis une poignée de secondes, le douanier me dévisage, immobile, les sourcils touffus en oblique, la bouche en accent circonflexe.

Attitude bien connue : celle de l'autorité qui soupçonne.

Aussitôt, je cesse de chanter. J'étais passé à *I Can't Get No* des Stones, la-la-la-la-la. Et j'entreprends d'inventer la série de mensonges destinés à me tirer de l'embrouille.

Heureusement, le dieu des jeunes crapules qui veille sur moi depuis que j'ai brûlé ma mère m'accorde encore une de ses faveurs...

*

Des cris.

Ça fait :

« Iya, iya, iya !...

– Ouil, ouil, ouil !...

(À peu près. Excepté les deux ou trois mots adoptés par l'argot des faubourgs, je ne pige rien au rebeu.)

– Ti bouges pas !

– Ti mets li mains en l'air ! Li mains en l'air tout d'suite !... »

Ça s'est mis à beugler de partout, soudain !

Je me retourne.

La voiture rangée derrière la mienne, c'est une berline neuve immatriculée en Suède. Elle appartient à un couple de quinquagénaires. L'homme en costard léger, chemise ouverte sur les poils de poitrine, lunettes de marque sur le nez. La femme teinte en blond platine, maquillée à fond, bijoutée à mort, en robe à motifs de feuillages et escarpins dorés.

Visiblement des Marocains qui ont réussi leur émigration, là-haut, dans les terres scandinaves, et qui entendent que ça se sache.

Du coin de l'œil et de l'oreille, je les ai vus et entendus écraser de leur condescendance le douanier, un petit type nageant dans son uniforme, qui a eu le malheur de tomber sur eux.

À présent, ils sont à l'intérieur du poste, où un fonctionnaire tamponne leurs passeports.

C'est à la voiture d'après que ça se passe. Une vieille DS Citroën grise immatriculée en Espagne.

Tout autour, il y a une cantine et une demi-douzaine de sacs béants sur le sol, signes manifestes d'une fouille en règle.

Hurlant sa mère, un douanier brandit sa trouvaille : un fusil de chasse à deux canons superposés à moitié dépiauté de sa housse.

Deux de ses collègues pointent leurs pistolets sur le chauffeur de la DS.

Celui-ci, un type d'une trentaine d'années à la dégaine de rocker – les cheveux en banane et le blouson perfecto – a planté ses deux mains dans le ciel et répète, affolé :

« *Tranquillo, hombres, esta un regalo por un amigo, solamente un regalo !* (Tranquille, les gars, c'est seulement un cadeau pour un ami !) »

Ce bordel, mon copain !

Des quatre coins du paysage, d'autres uniformes rappliquent en courant.

Sur le rocher rouge, les gamins passeurs de shit ont déjà réagi. En bons apprentis voyous, ils savent que tout désordre peut être profitable. D'un même réflexe, ils ont bondi sur leurs pieds et courent vers la ligne de frontière, marquée par des vieux fûts de gasoil alignés tous les dix mètres. De leur cavalcade s'échappe une clameur joyeuse de cour de récré.

Du côté marocain, depuis les groupes d'hommes assemblés autour des étals de vente de boissons et de fruits, jaillissent des rires qui saluent cette envolée.

Un des douaniers fait volte-face, amorce quelques pas de poursuite en direction des enfants, puis, réalisant qu'il est déjà trop tard pour espérer

les rattraper, tape du pied de dépit, lève sa longue matraque en jurant et reprend sa course vers la DS.

C'est la mêlée, maintenant.

Une ronde désordonnée qui soulève un nuage de poussière. Il y a des coups de poing. Des gourdins qui s'abattent.

L'Espagnol rendu furieux rend coup sur coup.

La face ensanglantée, il hurle :

« *Cabrones ! Puercos ! Hijos de puta !...* (Enculés ! Porcs ! Fils de pute !...) »

Mon gabelou à moustaches a perdu tout intérêt pour ma pomme.

Il me fourre les papiers dans les mains et m'indique d'un mouvement sec du menton l'intérieur du poste. Puis il remonte son ceinturon de cuir sur son bide et se dirige vers l'échauffourée, d'un pas lent et déterminé d'officier supérieur.

Sur le seuil de la casemate de béton, je croise le couple de richards. Madame, la main sur la poitrine, les talons claquant sur le mauvais dallage, pépie en arabe sur un ton affolé. Monsieur la presse d'une main dans le dos, l'air indifférent, cigare au bec.

À l'intérieur, un jeune type en chemisette kaki, attablé à ce qui semble être un ancien pupitre d'école, tamponne mon passeport sans même le regarder, occupé qu'il est à tendre le cou pour regarder la baston par la fenêtre.

Pas la peine de s'attarder, pas vrai ?

Une seconde après, je suis dehors.

Encore une moitié d'instant et je suis au volant de ma 504.

Du coin de l'œil, j'ai vu que l'Espagnol avait disparu. Le troupeau des douaniers tourne dans la poussière, levant et rabattant les pieds en cadence. Inutile de se demander dans quoi ils shootent. Le chef à moustaches, un peu à l'écart, les deux mains levées, semble appeler ses hommes au calme, mais n'obtient aucun succès.

Par la fenêtre ouverte, je fais signe au planton posté près de la barrière de la lever.

Lui aussi passionné par la bagarre, il m'obéit.

Je démarre et franchis la frontière, en rigolant de ma chance.

Eh, toi, l'Espagnol, si jamais tu lis ces lignes et te reconnais, sache que j'espère que tu t'en es tiré sans trop de bobo.

Et que je te remercie du fond du cœur.

À l'aventure !

Moi, c'est « Haig ».

Pas mon nom authentique, mais qu'est-ce que ça fout ?

C'est celui que je me suis choisi, donc le vrai. C.Q.F.D., non ?

Je l'ai piqué à mon père, Daniel Haig-Flanagan, l'Irlandais cinglé, le gars sans espoir.

Clochard, routard, violoneux sans succès, manager de groupes de folk celtique inconnus, roadie de concerts, assistant à tout faire de sociétés éphémères de production musicale... Et surtout camé jusqu'à l'os, adepte de la dame blanche, qu'il avait rencontrée au Népal et dont il n'a jamais pu se séparer.

Mon cher père a essayé de rapporter deux kilos de sa poudre favorite de Thaïlande.

S'est fait serrer.

A été enfermé à Bang Kwang Central Prison, au nord de Bangkok, condamné à vingt ans.

En a fait trois avant de s'injecter le shoot fatal.

Requiescat in pace, daddy...

Vous me trouvez cynique ? Insensible ? Pécheur par absence de piété filiale ?

Rassurez-vous : Je n'ai jamais connu mon père.

J'étais encore une chair en gestation qui commençait à peine à déformer le ventre de ma mère quand Daniel Haig-Flanagan s'est retrouvé chaînes aux pieds derrière les barreaux du « Bangkok Hilton ».

De lui, je n'ai que trois photos. Sur la première, en noir et blanc, il a à peu près l'âge que j'ai aujourd'hui. Seize, dix-sept ans. Il est en maillot de bain, assis à la barre franche d'un voilier. Il a un œil à demi fermé, ébloui par le soleil qui lui fait face et il sourit de toutes ses dents blanches.

Un autre cliché le montre sur une scène du festival de Reading, bras dessus, bras dessous avec Joe Cocker. Il est en technicien de scène – gants de manutention, chatterton et pinces multifonctions à la ceinture. Si on observe attentivement leurs yeux, au chanteur et à lui, on se rend compte qu'ils sont aussi défoncés l'un que l'autre.

Sur la troisième, il est torse nu sous un gilet brodé. Ses cheveux dégoulinent jusque bas sur sa poitrine. Son menton s'orne d'une barbichette à la Franck Zappa.

Il est appuyé le dos contre le capot avant d'un minibus Volkswagen.

À côté de lui se tient un tout petit bout de fille brune aux épaules tatouées de motifs de fleurs et

d'hirondelles. Elle porte un maillot de corps noir à bretelles dont le sein gauche s'échappe, laissant voir le téton. Elle arbore un demi-sourire vaguement moqueur et lève le nez dans une attitude de défi.

Ma mère.

Maya.

*

Ouais, Maya...

La femme dont je garde le souvenir chialant, cette plaie encore si vive, rougeoyante comme braise en travers de mon cœur.

Cette dame aux cheveux trop tôt grisés, à la chair trop vite épaissie, au visage rougi par la ronde des p'tits ballons de côtes-du-rhône.

Celle que je chérissais de toute mon âme et appelais « Maman » – et qui n'avait depuis lurette plus rien de la jeune effrontée sur la photo...

Maya a été serveuse et bonne à tout faire pendant quinze ans au café-brasserie P.M.U. de la Liberté, à l'angle de l'avenue du même nom et de la rue Joseph Mery, à Courbevoie, Hauts-de-Seine.

Ou, plus couramment, pour les habitués des apéros : « chez Bob » – Robert, le patron.

C'est là que j'ai fait mes premiers pas, sur le carrelage en damier noir et blanc, du côté du comptoir recouvert de copeaux de sciure et de mégots, au milieu des coups de gueule et des vantardises des

pochtrons, dans l'odeur éternelle, mélange de pastis, de vinasse et de tabac noir, des vieux bistrots de couronne.

Là que j'ai lu, des heures durant, attablé près d'un vieux poêle à fuel, les livres que j'empruntais à la bibliothèque municipale, rue de Colombes.

Là, au guichet du pari mutuel, que les canassons m'ont rapporté mes premiers ronds.

Maya.

Des torgnoles et des câlins.

Des coups de gueule et des confidences.

Des privés de dessert et des petits bourguignons-patates tenus chaud au coin du fourneau.

Des larmes et des fous rires...

Les deux dernières années, je ne l'ai guère vue, occupé que j'étais à mes vadrouilles et mes combines.

Ce regret-là, je vais le porter longtemps.

Au moment où je passe la frontière marocaine au volant de ma 504 à moitié volée, Maya est morte depuis trois mois.

À l'hôpital, les toubibs ont appelé ça « cancer du pancréas ».

Moi, je dis : épuisement, douleur de vivre et souvenir trop brûlant, jamais refroidi, d'un beau barjo venu d'Irlande.

*

« Fin-d'Avril ».

Joli nom, pas vrai ?

C'est celui de la jument à quarante-six contre un dans un 2 300 mètres à Auteuil qui, jouée gagnante, m'a rapporté le pognon nécessaire à la crémation de ma mère.

Un vrai miracle...

Tu crois que Robert, « Bob », qui se la baisait volontiers entre deux portes les soirs de cuite, aurait contribué ?

Macache !

Il a sorti les yeux rouges, ça oui, reniflé dans ses pastagas, marmonné des « c'est-pas-Dieu-possible-quoi-merde... », mais ses mains sont restées soigneusement éloignées de ses poches.

J'ai bu un dernier verre à son comptoir, en compagnie d'une brochette des soûlauds habituels, venus moins par affection pour la chère disparue que dans l'espoir de tournées gratuites.

J'ai déclaré que j'allais m'acheter le journal.

Je suis sorti du bistrot et j'ai marché droit devant.

Me suis pas retourné, je suis pas du genre.

Depuis, j'ai la baraka.

Le dieu des voyous dont je causais plus haut, tu sais ?

J'ai pris des trains sans jamais croiser un contrôleur.

Trouvé la 504 chez le ferrailleur de Pithiviers. Blanche. Modèle des années 70. Moteur 2 litres. 10 CV. D'après ce que m'a dit un jour je ne sais plus qui : exactement le genre qui se vend le mieux en Afrique.

Une occase. Surtout que je l'ai à moitié volée.

J'ai arraché le carton vert d'assurance au vieux tubard de Toulouse.

Suis passé en Espagne par une petite route de montagne, en Pays basque, vers trois heures du matin, sans qu'aucun douanier ne daigne sortir du poste, aux fenêtres pourtant éclairées, pour me regarder passer.

Et maintenant, le Maroc...

*

Je suis en partance.

Je suis parti.

Je fonce le long d'une petite route de macadam grevé de trous au travers d'une garrigue maigre que déchirent des massifs de roches grises.

J'y suis presque seul. Parfois, il me faut éviter un mec en burnous qui pousse un troupeau de chèvres. Ou bien c'est une charrette attelée à un bourricot dont j'enrage le cocher en klaxonnant comme un malade.

À un carrefour, il y avait des panneaux indicateurs, mais je ne connais pas les noms des bleds. Je sais que je vais à peu près en direction du sud et ça me suffit.

Loin devant, il n'y a que le ciel immense.

Je ris. Je hurle. Des larmes de joie coulent sur mes joues.

Je suis en partance.

Je suis parti.

Je suis heureux.

Qu'elle est déjà loin derrière moi, la grisaille du quotidien !

Je lui montre mon cul. Et gaiement, je te garantis !

Je refuse les réveils obligatoires, les horaires, les bleus de travail et les costards-cravates pour uniformes, les chefs et sous-chefs qui transforment le bien le plus précieux des hommes, leur existence, en une caserne au long cours.

Pour quoi ? La sécurité d'une médiocre gamelle ?

Je n'en veux pas, de votre pitance.

Plutôt avoir faim, plutôt voler mon pain.

Je veux parcourir ce monde au gré des vents qui le balayent.

Vivre des aventures grandioses.

Mener des conquêtes. Affronter des dangers. Vaincre et perdre. Connaître l'ivresse des victoires et les poisons des échecs. Goûter les infinies jouissances comme les plus abjectes souffrances.

Ne rien dédaigner.

De rien ne me priver.

Tout savoir de ce trésor qu'on appelle la vie.

Je veux connaître tous les bonheurs et goûter toutes les amertumes. Séduire des femmes magiques. Rouler dans les caniveaux des pochardes. Croquer dans de sublimes fruits. Crever famine. Explorer les terres déshéritées. Savourer la quiétude des édens. Traverser toutes les misères. Tenter toutes les fortunes...

Je suis en partance.

Je suis parti.

Nul ne me retiendra plus.

À moi tous les chemins de l'Aventure !

Je ne m'appelle pas Ulysse, moi.

Que personne ne m'attache quand les sirènes se
mettent à chanter !

Le fugitif

Je promène mon insouciance, ma jeunesse et ma liberté nouvelle dans le centre du Maroc.

C'est une région de collines. La route étroite sinue à leurs flancs, escarpée juste ce qu'il faut. De quoi se la jouer course de côte sans trop risquer de briser de la ferraille.

Agréable, le coin. Boisé, chênes et conifères. Parsemé de buissons odorants. Peuplé de petits ruisseaux chantants.

Un peu comme dans certains coins de Provence, vers les contreforts des Alpes. Sauf que je croise de loin en loin des paysans en djellaba à capuche, parfois juchés sur un bourricot, souvent suivis d'une femme voilée de blanc du crâne aux pieds.

Et plus chargée de foin, de fruits ou de fagots que le baudet qui la précède.

Je fais halte dans une petite ville nommée Khénifra.

Rien à signaler. Un mélange de casbahs cubiques et d'immeubles aux allures de H.L.M. Quelques mosquées sans grâce particulière.

Il y a une rivière qui coule au travers du centre.

Dans une gargote sur la berge, je mange des truites grillées délicieuses, accompagnées d'une sorte de ragoût à base de pois chiches.

Gras, le ragoût. Huileux d'olive. Lourd.

Je me lève de table avec le rot à la gorge et le sommeil aux tripes, vais me ranger dans une ruelle et incline le siège de la 504 dans l'intention de me taper une petite sieste.

C'est compter sans les gamins de la rue, qui ont vite fait de me repérer et viennent danser la sara-bande autour de la bagnole.

Ça glousse. Ça piaille. Pour les plus hardis, ça cogne au carreau.

En guenilles, les mioches. Cheveux ras. Dents de devant qui manquent.

Les rires en grelots qui rebondissent entre les murs de la ruelle assoupie.

Sympas. Mais chiants.

À trois reprises, je sors de la bagnole pour les chasser en prenant mon air le plus sévère, frappant dans mes mains, comme pour effrayer des moineaux.

Trois fois, ils disparaissent dans une nuée de cris de trouille et d'extase...

Et reviennent dès que j'ai fermé les yeux.

De guerre lasse, je décide de quitter la ville et d'aller roupiller quelque part dans la campagne.

J'ai déjà la main sur la clé de contact quand des coups de feu retentissent derrière moi, à quelques rues de là.

Bang ! Bang ! Bang !...

Un moteur qui hurle.

Une nouvelle rafale.

Vlam, vlam, vlam !...

BOUM !

Le choc d'un accident. De la tôle qui se déchire. Des cris...

Les gosses ont disparu dans une cavalcade à la sauve-qui-peut.

Je suis descendu de la voiture, portière ouverte derrière moi, scrutant le bout de la rue.

Un type y déboule en galopant.

Plutôt jeune. Dans les 25 piges. Une tignasse de cheveux noirs bouclés. Des moustaches. Un blouson de skaï rouge. Des boots à talons.

Il a un flingue à barillet dans une main. Chromé. Gros. Du sérieux.

De l'autre bras, il serre contre sa poitrine un gros sac en toile de jute, du genre à contenir du pognon.

Je ne réfléchis pas.

Inutile d'avoir fait maths sup, pas vrai ?

Flingue + sac de fric + coups de feu + moteurs furieux = cavale.

Et moi, je suis du côté du cavaleur, d'instinct.

Je siffle.

Le gars pile net. Me regarde. Lève le colt.

D'un geste de la tête, je lui montre la 504, l'invitant à grimper.

Il n'hésite qu'un instant. Accourt. Ses bottes soulèvent des nuages de poussière.

Je suis en train de démarrer quand il se jette sur le siège passager, jurant en arabe.

J'embraye et j'écrase l'accélérateur, tandis qu'une partie de ma cervelle me demande dans quel merdier je viens de me fourrer...

Mais je ne l'écoute pas, tu penses bien...

Du même auteur :

Pigalle Blues (Ramsay)

L'Ogresse (Édition Gunten)

Série *HAIG* :

Le Secret des Monts Rouges (Tournada Éd.)

Les Guerriers perdus (Tournada Éd.)

Retrouvez Thierry Poncet sur :

<http://www.thierryponcet.net>

<http://blog.thierryponcet.net>



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr